

plains... ils attaquent les Ecossais là-bas, de l'autre côté... le blockhaus n'a plus de défenseurs...

Et, roulant à bas de son cheval, il tomba mort.

Aussitôt le commandant anglais eut une inspiration hardie.

Les sauvages n'étaient pas à craindre. Malgré les ordres de Quinipeg et les menaces de d'Arramonde, ils se livraient au pillage du camp et s'enivraient avec le rhum et l'eau-de-vie qu'ils y trouvaient.

Le major Smith chargea trente de ses hommes de résister aux Canadiens établis dans le bois.

Pendant ce temps, avec le reste de sa troupe, il résolut de battre en retraite vers le fort désert, de s'en emparer et de s'y établir solidement.

Ses ordres furent exécutés avec une précision admirable.

Trente hommes se dévouèrent à une mort certaine et continuèrent de tirer contre les Canadiens postés sur la lisière du bois.

Les autres, jetant tout bagage inutile, ne gardant que leur fusil, leur poire à poudre et leurs balles, s'élançèrent au pas de course dans la direction du fort.

Ils avaient fait à peine une centaine de pas, lorsque tout à coup une sorte de trombe rapide passa dans leurs rangs et coucha par terre plusieurs d'entre eux.

Le commandant devint pâle et s'arrêta court.

Un second boulet vint siffler près de lui et enleva la tête d'un de ses hommes. Le sang rejaillit sur lui.

— Trahison ! s'écria l'Anglais, le fort a des défenseurs... il a des munitions, de la poudre...

C'eût été folie que de poursuivre.

Mais, pris entre les canons du blockhaus et la ligne de feux qui s'allumait le long des bois, à quel dessein pouvait-il s'arrêter ?

Voyant l'hésitation de l'ennemi, le désordre qui commençait à se mettre dans ses rangs, d'Arramonde, malgré la sévère leçon que lui avait déjà attirée son imprudence, ne put rester plus longtemps maître de lui.

Il entraîna ses Canadiens hors des abris qu'ils s'étaient choisis.

— En avant ! cria-t-il, à la baïonnette !

De son côté, Quinipeg avait arraché une vingtaine de sauvages au pillage du camp.

Ils étaient ivres de rhum, leurs yeux ardents lançaient des éclairs, il leur fallait du sang.

L'Aigle-Noir leur montra le détachement ennemi et leur dit :

— A nous les chevelures anglaises !

Et Canadiens et sauvages se jetèrent sur cette troupe terrifiée en poussant des cris sinistres.

Ce fut une scène courte et horrible, une sanglante boucherie.

Au bout de quelques minutes, un monceau de cadavres couvrait l'espace resserré où les Anglais avaient combattu.

Semblables à de grands oiseaux de proie, les Indiens, remuant leurs vêtements couverts de plumes, se dressèrent au-dessus de ce charnier humain.

Ils levèrent leurs bras sanglants et, montrant les chevelures arrachées qu'ils tenaient dans leurs larges mains, ils jetèrent vers le ciel un cri guttural, aigu, semblable à celui des vautours.

D'Arramonde détourna ses regards avec un sentiment de dégoût et d'horreur.

Il remit lentement son épée au fourreau.

Il n'avait plus d'ennemis devant lui.

XVII

L'INCENDIE.

Cependant des coups de feu lointains annonçaient que Gaston de Saint-Preux n'avait pas si facilement raison de ses adversaires.

Un élan superbe, irrésistible, avait entraîné ses soldats à l'attaque du camp anglais.

Mais leurs forces étaient épuisées par tant de cruelles privations.

Arrivés haletants, hors d'haleine, à portée de pistolets des Anglais, ils durent s'arrêter. Plusieurs d'entre eux, pris de vertige, tombèrent à terre râlant, à demi morts.

Gaston de Saint-Preux fit mettre ses soldats à genoux afin de les garantir autant que possible du feu de l'ennemi.

Les hautes herbes de la prairie leur faisaient un rempart naturel.

Le feu s'ouvrit sur toute la ligne ; mais les Anglais avaient eu le temps de les voir venir, ils étaient bien préparés à les recevoir.

Formée en tirailleurs, la troupe ennemie s'avancait lentement. C'étaient des Ecossais, bons tireurs ; leurs coups avaient une terrible précision.

De plus, ils étaient supérieurs en nombre.

Saint-Preux eut un moment d'hésitation.

Au bout de quelques minutes de fusillade, ses soldats avaient été déjà cruellement éprouvés.

Ces pauvres gens avaient à peine la force de tenir leur fusils ; la longue course qu'ils venaient de faire, les avait exténués. Leurs balles, mal dirigées, causaient peu de mal à l'ennemi.

Les Anglais avançaient toujours. A leur tête se tenait Jackson le Virginien.

Voyant l'incertitude du tir des Français, il marchait à découvert, le bras en écharpe, montrant du bout de son bâton aux tirailleurs cachés dans les herbes les endroits où ils devaient diriger leur feu.

De l'autre côté du fort, vers le nord, dans la direction où d'Arramonde avait promis d'attaquer la première troupe anglaise, on n'entendait plus rien.

Saint-Preux eut une terrible angoisse.

Si Jean d'Arramonde était vaincu, le commandant Smith allait pouvoir s'avancer vers le fort, l'occuper, et alors tant de courage, de souffrances, devenaient inutiles ; lui-même se verrait obligé de rendre son épée ou de faire massacrer jusqu'au dernier de ses soldats.

Il n'y avait plus pour lui qu'un parti à prendre : battre en retraite du côté du blockhaus, s'y enfermer et s'y défendre à outrance.

Pourrait-il seulement arriver jusque-là ?

Les hommes ripostaient vaillamment au feu des Anglais et rendaient coup pour coup. Mais l'ennemi était deux fois plus nombreux, son feu mieux dirigé, et une grande distance séparait les Français du fort,

Lorsque Saint-Preux arriverait au premier retranchement du blockhaus, combien d'hommes lui resterait-il ? Pourrait-il, avec une poignée de défenseurs, repousser l'assaut des Anglais ?

Tout à coup un galop sonore retentit sur la gauche ; le gentilhomme tourna la tête.

C'étaient les cavaliers américains qui venaient le charger et lui couper la retraite.